

Vêtements véhicules, Lucy + Jorge Orta

Mon travail instaure un dialogue permanent entre les principes du design, la notion de conscience sociale et les concepts de visibilité. Cela permet de porter les problèmes au regard de tous.¹ Le travail de Lucy + Jorge Orta se pose en écho à un monde où l'identité s'égraine, absorbée par le tumulte conflictuel environnant. Au-delà de sa portée sensible, il inocule une réflexion vive et lucide sur la valeur humaine en désuétude, l'échange stratigraphié de l'espace social, les dégénérescences d'une mondialisation insatiable et consumériste.

Dans le travail de Lucy + Jorge Orta, l'essence de la mode fusionne avec celle de l'architecture; l'art corporel à des contenances sociales, déployant dans l'organisation spatiale les potentiels des média utilisés pour générer une forme d'activisme contemporain qui enrichit la fiction de l'œuvre d'art. **L'art peut réagir sous diverses formes**, explique Orta. **Il peut défier les perceptions que nous avons de nous-mêmes et de nos corps, et ébranler nos certitudes quant aux structures et aux valeurs sociales qui nous entourent. Mon travail fait tomber les barrières qui existent entre le vêtement et l'architecture dans la perspective de faire reculer un certain nombre de limites, et d'aboutir au bout du compte à une sorte de transformation.** La morphologie architecturale des œuvres procède de notre inhérente corporéité. Les scénarios spatiaux ainsi générés questionnent l'espace enrobant le corps, engendrant la problématique d'une circonscription protectrice à laquelle se joute la nécessité contemporaine d'une mobilité vitale. Lucy + Jorge Orta s'inscrivent dans ce paradigme où l'architecture délaisse l'inertie, se greffe sur la dynamique d'un corps pour se déterritorialiser. Ambulante et modulaire, elle est tributaire du statut fluctuant et vulnérable de l'individu contemporain.

Hors champ de l'Autre

Leur production interroge la notion de l'Autre; l'individu égaré en périphérie de son droit d'exister. Elle invoque l'ambivalente fragilité qui se déploie lorsque l'identité

Vehicle Wear of Lucy + Jorge Orta **My work establishes an on-going dialogue between the principles of design, the idea of a social conscience and concepts of visibility. This allows everyone see the problems.**¹ Lucy + Jorge Orta's work stands as an echo of a world in which one identity follows another, absorbed by the surrounding confrontational tumult. Over and above its perceptible impact, it injects a living and clear reflection about the human value in abeyance, the stratified communication in the social space, the degeneracies of an insatiable globalisation and its consumerism.

In Lucy + Jorge Orta's work, the essence of fashion merges with that of architecture; body art with its social content, deploying in the organisation of space the potential of media used to generate a form of contemporary activism that enriches the fiction of a work of art. **Art can respond in many different forms**, explains Orta. **It can challenge the perceptions we have of ourselves and our bodies and shake our certainties about the social structures and values that surround us. My work breaks down the barriers that exist between clothing and architecture with the aim of pushing back a number of boundaries and ultimately achieve a kind of transformation.**

The architectural morphology of the works proceeds from our inherent corporeity. The spatial scenarios generated in this way question the space wrapping the body, begetting the problem of a protective area adjoined by the contemporary necessity for a vital mobility. Lucy + Jorge Orta are enrolled in this paradigm in which architecture relinquishes inertia and is grafted on to the dynamic of a body in order to detach it from notions of territory. Itinerant and modular, it is an offshoot of the fluctuating and vulnerable status of the contemporary individual.

The Wasteland of the Other

Their output questions the notion of Other; the individual lost at the periphery of his right to exist. It invokes the ambivalent frailty that is deployed when identity dissolves and withers within a society in which



Lucy + Jorge Orta, 2002, *Connector Mobile Village VI – Makrowear Ljubjana*, Aluminium coated polyester, reversible Solder Lycra, open cell polyurethane, solar panel, silkscreen print, zips.

se dissout et s'étirole au sein d'une société où le lien solidaire à autrui est sournoisement élimé. Lucy+Jorge Orta travaillent la matière de cet hors-champ social, de cette soudaine invisibilité de l'individu, révélant les scissions dissimulées sous l'indifférence. Ce qui subsiste est l'intégrité du corps et sa relation à autrui, mises en scène par le duo d'artistes au travers des liens littéraires et métaphoriques qui « connectent les individus au sein d'un corps spatial plus vaste ».²

De l'individu à l'universel

Par l'intermède de dispositifs où se déclinent scénarios, performances, œuvres, prototypes, plates-formes interactives, Lucy+Jorge Orta investiguent le corps comme référentiel sensible et discursif dans sa propension à conjuguer l'individu à l'universel. **Les prototypes que je construis n'ont pas été conçus pour résoudre les problèmes croissants auxquels se heurte notre société. Ils ont cependant mis en lumière certains problèmes et ont ouvert un débat qui, je l'espère, permettra d'inclure autant de personnes que possible.** Le couple d'artistes imagine des installations dont la genèse s'accorde sur l'individu isolé pour s'étendre au macrocosme de problématiques internationales : conflits géopolitiques, dictatures des régimes, paupérisation croissante, situation des réfugiés, amenuisement des ressources naturelles comme les pénuries d'eau, etc. Lucy+Jorge Orta esquissent dans leurs installations une mise en abîme des mouvements migratoires, sources d'une érosion du sentiment d'appartenance et d'une réévaluation constante de l'espace entravé et bridé dans sa disposition à accueillir l'habitat quotidien sédentaire.

« Habiter un espace, c'est le prendre pour corps »³

Est mis en exergue le flux continuels d'autochtones, de demandeurs d'asile et de réfugiés soumis à l'exclusion et à la marginalisation. La dimension précaire des architectures *non bâties* de Lucy+Jorge Orta reflète l'instabilité de la notion anthropologique de l'habitat, de *maison*, lorsque l'intimité, l'espace privé et le sentiment de sécurité s'évaporent et ne laissent entrevoir qu'une hypothèse de fuite. Les propositions artistiques, à la manière d'une contre-utopie, témoignent de la conversion du lieu de l'habitat comme construction d'une entité sûre en espace d'incertitude. La demeure se concentre en un espace vital élémentaire et se décroïsonne de son confinement et de sa fixité géographique. Est évoqué l'acte existentiel de résider en un lieu, « le phénomène d'être dans un espace plutôt que d'être défini par l'espace lui-même ».⁴

Mode versus architecture

Les débuts de Lucy Orta en tant que styliste aboutissent à une progressive désillusion quant au milieu conventionnel et consumériste de la mode, pour la connecter sur la scène expérimentale artistique. Elle transpose l'inclination héréditaire de la mode à établir des degrés d'appartenance et d'individualité, à la représentation de sphères autonomes et de mondes collectifs. Ils se matérialisent au travers d'habitations modulables, éphémères et mobiles, dont les configurations sculpturales, tactiles et spatiales agissent comme un miroir social. Alors que l'appréhension traditionnelle de la mode s'incline devant l'affirmation du style par rapport au contenu, de l'image par rapport à la substance, le travail de Lucy+Jorge Orta agit comme son oxymore visuel : l'habillement se fait l'interprète d'une exégèse sociale médiatrice

the community link with others is being stealthily eroded. Lucy+Jorge Orta work with the material of this social wasteland, of this sudden invisibility of the individual, revealing the schisms hidden beneath indifference. What survives is the integrity of the body and its relationship to others, depicted by the two artists through literary and metaphorical links that “connect individuals within a larger spatial body”.²

From the individual to the universal

Through the intermediary of devices which include diverse scenarios, performances, works, prototypes and interactive platforms, Lucy+Jorge Orta investigate the body as a perceptual and discursive frame of reference in its propensity to join the individual to the universal. **The prototypes I construct have not been conceived to solve the growing problems that our society is coming up against. They do, however, highlight certain problems and have started a debate which, I hope, will include as many people as possible.** The two artists devise create installations whose genesis is in keeping with the isolated individual in order extend them to the macrocosm of international problems : geopolitical conflicts, dictatorships, growing pauperisation, the plight of refugees, dwindling natural resources, like water shortages, etc. In their installations Lucy+Jorge Orta sketch out in their installations a story within a story of migratory movements, source of an erosion of the feeling of belonging and a constant re-evaluation of the restricted space, shackled in its disposition to accommodate the sedentary day-to-day habitat.

“To inhabit a space is to adopt it as a body”³

What is brought out is the continual flow of indigenous peoples, asylum seekers and refugees suffering exclusion and marginalisation. The ephemeral nature of Lucy+Jorge Orta's *non built* structures reflect the instability of the anthropological notion of habitat, of *home*, when intimacy, the private space and the feeling of security evaporate and leave only a glimpse of a possibility of escape. The artistic proposals, in the manner of a counter-utopia, testify to the conversion of the living place as a construction of a safe entity in a space of uncertainty. The living place is concentrated into a vital elementary space and breaks out of its confinement and its fixed geographical location. What is evoked is the existential act of living in a place, “the phenomenon of being in a space rather than being defined by the space itself”.⁴

Fashion versus architecture

Lucy Orta started her career in fashion but gradually became disillusioned with the conventional fashion world and its consumerism, leading her to relate it to the experimental art scene. She transposes fashion's inherited inclination to establish degrees of belonging and individuality, to the portrayal of autonomous and collective spheres. They take form in modular, temporary and mobile dwellings, whose sculptural, tactile and spatial configurations hold up a mirror to society. Although the traditional understanding of fashion leans towards the affirmation of style over content, of image over substance, Lucy+Jorge Orta's work serves as its visual oxymoron : clothing acts as the interpreter of a mediating social exegesis of a collective resistance. **The object of my work is to provoke awareness of some of the questions posed**

d'une résistance collective. **Mon travail a pour vocation de provoquer une véritable prise de conscience par rapport à certaines questions posées par la société**, explique Lucy Orta. **Mais ces questions fonctionnent à différents niveaux : au niveau poétique, au niveau métaphorique, et au niveau de la conscience sociale.** Par une relation distancée avec le marché, l'artiste questionne le sens de l'œuvre et la portée de l'entreprise artistique en l'intégrant dans une cohérence en acuité avec la société contemporaine : **C'est la finalité, la fonctionnalité de l'action artistique qui lui donne sa raison d'être. [...] Je vois, j'écoute, j'essaie de comprendre, j'analyse... c'est un travail de recherche pour comprendre et imaginer des solutions. J'organise des ateliers parce que je veux que personne ne soit exclu du processus créatif...**⁵

Vêtements refuges

En confrontation avec les fluctuations socio-politiques, la récession économique et l'explosion du chômage de masse du début des années quatre-vingt-dix, les prémisses du travail de Lucy Orta agissent comme l'exorde d'une **utopie réaliste** qui participe à une mise en scène du lien social. L'initiative des *Vêtements refuges* (1992-1996) procède d'une réflexion sur l'habitat d'urgence par l'intermède modulable du vêtement en architecture. La cellule obtenue abrite l'individu en gravitation dans l'espace et se pose comme un prolongement, une extension prophétique du corps. **Dans la mesure où habiter un espace signifie se l'approprier comme faisant partie intégrante de son propre corps, les vêtements peuvent légitimement devenir des lieux de résidence architecturale, des abris temporaires offrant une protection contre le froid et les intempéries, sur les aires de repos situées sur le long chemin de l'existence humaine.** La présence visuelle formée par la contiguïté de l'architecture, de l'art et de la mode contribue à établir une interaction réflexive entre les différents acteurs de l'œuvre. **D'un point de vue esthétique, voir une tenue se transformer en une structure en forme de tente est visuellement très intéressant. Cela éveille la conscience de la personne qui l'habite. En tant qu'artiste, je détermine l'aspect visuel de l'œuvre qui sera porteur d'un message entre la personne qui porte le vêtement et les passants. Qu'ils aient ou non auparavant « remarqué » les sans-abri, les passants ne peuvent plus les ignorer une fois qu'ils portent les pièces que j'ai créées.** Lucy+Jorge Orta diagnostiquent le statut du nomade urbain, « création archétypale de la société contemporaine »⁶, dont la silhouette, **invisibilité tangible**, reflète le caractère fluctuant de la ville. La thématique de l'errance est en résonance lointaine avec la figure du flâneur romantique du xix^e siècle, mais s'en dissocie fortement, comme le précise le psychanalyste et critique d'art Jean-Michel Ribettes : « Combinaisons, tentes, abris, refuges, les vêtements high-tech de Lucy Orta sont des bunkers de protection déterritorialisée, des scaphandres de haute-plongée en mégapole, des roulottes de survie dans les cités modernes, des radeaux pour homeless en sursis, des esquifs pour traversées en solitaire, des vaisseaux pour galères urbaines ». ⁷ L'imaginaire sécrété par la ville contemporaine ne s'apparente plus à une construction définie, à l'image des compositions urbaines utopiques. L'organisation

by society, explains Lucy Orta. **But these questions operate at different levels: at the poetic level, at the metaphorical level and at the level of social conscience.** By keeping a distance from the market, the artist questions the meaning of the work and the impact of the artistic enterprise by making it part of an intense cohesion with contemporary society : **That's its aim, the functionality of art practice that gives it its reason for being. [...] I see, I listen, I try to understand, I analyse... it is research work in order to understand and imagine solutions. I organise workshops because I don't want anyone to be excluded from the creative process...**⁵

Refuge Wear

In a head-on confrontation with socio-political fluctuations, the economic recession and the exponential rise in mass unemployment of the early nineteen nineties, the premisses of Lucy Orta's work act as the prelude to a **realist utopia** which contributes to a portrayal of the social bond. The idea of *Refuge Wear* (1992-1996) developed from thinking about emergency housing through a modular garment as architecture. The resulting unit gives shelter to the individual gravitating in space and presents appears as a continuation, a prophetic extension of the body. **To the extent that inhabiting a space means adopting it, making it an integral part of one's own body, clothes can legitimately become architectural living spaces, temporary shelters providing protection from the cold and bad weather, in resting places situated along the path of human existence.** The visual presence formed by the contiguity of architecture, art and fashion help to establish a reflexive interaction between the different participants in the work. **From an aesthetic point of view, to see a piece of clothing transform itself into a tent is visually very interesting. It makes you aware of the person who lives in it. As an artist, I decide the visual appearance of the work that will carry a message from the person wearing the garment to passers-by. Whether or not they have ever previously “noticed” the homeless, passers-by can no longer ignore them once they are wearing the pieces I have designed.**

Lucy+Jorge Orta have identified the status of urban nomad, “an archetypal creation of contemporary society”⁶, whose shadows, **tangible invisibility**, reflect the changeable nature of the city. The theme of wandering closely resonates with the romantic 19th century figure of the “flâneur”, but is strongly disassociated from it, as psychoanalyst and art critic Michel Ribettes makes clear : “Coveralls, tents, shelters, refuges, Lucy Orta's high-tech clothes are protective bunkers detached from notions of territory, high-diving aqualungs in a megalopolis, survival caravans in modern cities, rafts for the homeless on reprieve, skiffs for lone crossings, vessels for urban galleys”.⁷ The fantasy harboured by the contemporary city is no longer related to a defined built environment, like the layout of a utopian urban development. The layout of the space suggests more an environment in which growth is a rhizomorphic proliferation : “[...] unlike trees or their roots, a rhizome connects any point to any other point, and each of its traits does not necessarily go back to traits of the same kind, it brings into play very different sign systems or even non-sign states. [...] It is not made up of units, but of dimensions, or rather moving directions.”⁸

spatiale invoque davantage un environnement où croît une prolifération rhizomorphe : « [...] à la différence des arbres ou de leurs racines, le rhizome connecte un point quelconque avec un autre point quelconque, et chacun de ses traits ne renvoie pas nécessairement à des traits de même nature, il met en jeu des régimes de signes très différents et même des états de non-signes. [...] Il n'est pas fait d'unités, mais de dimensions, ou plutôt de directions mouvantes. »⁸ La ville est un macrocosme polymorphe et fractal ; une intersection mouvante d'espaces réels et symboliques où les individus évoluent sans corroborer la potentialité d'une rencontre. « Il y a dans la ville un empilement des représentations : les territoires se croisent, se superposent, et sont la scène de rapports de conflit ou de pouvoir ; ou au contraire, par superposition topologique, ils se traversent et ne se touchent pas. »⁹ Les nomades urbains **fondent littéralement et disparaissent dans les marges et les réseaux de la cité. [...] Les sans-abri trouvent dans les rues commerçantes et les centres commerciaux les interactions sociales dont ils ont besoin. [...] C'est dans l'espace social qu'ils veulent être visibles et recevoir des moyens de subsistance, participant ainsi au tissu urbain, qu'on les autorise ou non à y jouer un rôle.**

Quand la mobilité est de l'ordre de la contrainte

Les *Vêtements refuges* se révèlent convertibles en unités de survie, individuelles ou collectives, en réponse à une nécessité soudaine, empreinte d'une volonté de résister à **l'acte de disposition sociale** de l'individu. La conception d'un module exploratoire de déambulation ne procède pas d'un idéal de mobilité mais cristallise l'instinct de survie, la nécessité d'une préservation de l'intégrité physique dans le contexte d'une mobilité contrainte. Le Vêtement refuge accompagne la vulnérabilité de l'individu nomade dans ses pérégrinations, lui accorde une trêve dans une conjoncture d'errance urbaine par le biais d'un espace bienveillant de repos ; réflexif, méditatif, thérapeutique. L'œuvre prend corps dans le territoire nodal de la rue, fluctuant et exposé, pour simuler une synergie « là où se condensent des situations sociales mutantes »¹⁰, infusant in situ une vision lucide et critique sur un monde en instance de métamorphose. « C'est dans les rues [...], dans les rapprochements insolites et coïncidences du quotidien que les signes les plus troublants sont à chercher. »¹¹ La rue, espace générique du flux de la métropole, concentre l'énergie magmatique sociale et des temporalités sous-jacentes. Elle développe des réflexes de mise à distance, par des formes d'inattentions sélectives à autrui. « La mémoire est sélective et ce qui n'accroche pas l'esprit peut facilement s'invisibiliser pour l'œil. [...] L'ennemi invisible est comme l'angoisse, il rend vulnérable, quoique impalpable et sans objet déterminé. Les formes urbaines servent parfois de paravent aux questions qui, posées, pourraient ébranler le modèle qui supporte l'ordre social. [...] La différence s'imprime dans la ville et cette marque défigure une société qui se veut égalitaire, en invalidant ses prétentions. Le bâti expose à ciel ouvert ce que le discours tend parfois à lisser ou à gommer [...]. »¹² L'environnement urbain invite par son exploration à questionner cette mobilité de l'habitat et des corps dans la fixité des fondations existantes et l'immédiateté du lieu. Par l'expérience du Vêtement refuge – qui se déploie en un habitat élémentaire « sur-soi » –

The city is a polymorphic and fractal macrocosm ; a moving intersection of real and symbolic spaces in which individuals move around without corroborating the potential of an encounter. “In the city one representation is stacked up upon another : territories meet, overlap, and are the scene of conflict or power relationships; or, on the contrary, through topological superimposition, they pass but do not impact upon each other.”⁹ Urban nomads **literally melt and disappear into the margins and networks of the city. [...] The homeless find the social interactions they need in shopping streets and shopping centres. [...] it is in the social space that they want to be visible and receive the means of subsistence, so that they are part of the urban fabric, whether or not they are allowed to play a part in it.**

When mobility is a type of constraint

Refuge Wear clothing can be transformed into individual or collective survival units, in response to a sudden necessity, imbued with a will to resist **the act of social death** of the individual. The concept of an exploratory nomadic module does not come from an ideal of mobility but crystallises the survival instinct, the necessity of a preservation of physical integrity in the context of a restricted mobility. *Refuge Wear* accompanies the vulnerability of the nomadic individual in his or her peregrinations, giving him some respite from his rootless and unsettled city life by providing a welcoming place to rest : reflexive, meditative, therapeutic. The work takes shape in the ever-changing and exposed nodal territory of the street in order to simulate a synergy “where mutant social circumstances are concentrated”¹⁰, infusing in situ a clear and critical view of a world in the process of metamorphosis. “It's in the streets [...], in the unexpected everyday connections and coincidences that the most disturbing signs are to be sought.”¹¹ The street, the generic space of the metropolitan flow, concentrates the magmatic social energy and underlying temporalities. It develops distancing reflexes, through forms of selective inattention to others. “Memory is selective and anything that does not stick in the mind can easily become invisible to the eye. [...] The invisible enemy is like pain, it makes you vulnerable, though intangible and without a determined purpose. Urban forms sometimes act like a screen to questions which, when asked, can weaken the model that supports the social order. [...] Difference is imprinted on the city and this mark disfigures a society that thinks of itself as egalitarian, by invalidating its pretensions. The built environment exposes to the open sky what talk sometimes tends to gloss over or erase [...].”¹² Exploring the urban environment is an invitation to question this mobility of habitat and bodies within the fixed fixity of the existing foundations and immediacy of the place. Through the experience of *Refuge Wear* – which converts into a basic habitat “one yourself” – a reappropriate of the space takes concrete form as an “extension of the domestic dwelling”.¹³ **It is about moving away from the act of institutional paths in order to get down into the street, explains Lucy Orta. It is also about creating teams, initiating ideas and seeing what these ideas subsequently become when they confront society head on.** Lucy Orta's ideas are not confined to the art world ; “The artist confronts reality directly, the realities she calls up on the very ground of her practice.



Lucy + Jorge Orta, 2002, *Connector Mobile Village VI – Makrowear Ljubjana*, Aluminium coated polyester, reversible Solden Lycra, open cell polyurethane, solar panel, silkscreen print, zips.

se concrétise une ré-appropriation de l'espace en tant qu' « extension du foyer domestique ». ¹³ **Il s'agit de sortir l'art des voies institutionnelles pour le faire descendre dans la rue**, explique Lucy Orta. **Il s'agit également de créer des équipes, d'initier des idées, et d'observer ce que ces idées deviennent par la suite lorsqu'elles sont directement confrontées à la société.** Les propositions de Lucy Orta ne se cloîtent pas dans le monde de l'art : « L'artiste se confronte directement à la réalité, aux réalités qu'elle convoque en agissant sur le terrain même de ses actions. Et le résultat prend corps, est montré sur le terrain même avec les protagonistes ». ¹⁴

Architectures corporelles et véhicules de survie

Chaque pièce se présente comme un prototype potentiel qui serait exploitable à l'échelle industrielle, en réponse à un besoin immédiat et temporaire de vêtements et d'abris lors d'une situation de crise. Les éléments se composent de structures textiles ; modulables à travers le déploiement d'armatures de carbone ultra légères qui en assurent l'ancrage au sol. Les propriétés des textiles innovants et fibres expérimentales des parois participent à l'induction d'une charge poétique dans l'expérience de l'objet. Ainsi, un textile aluminium permet à l'individu de fusionner dans un environnement, par sa propension à générer un miroir. L'interface du textile se mue en cloison protectrice, paroi d'interposition entre les stimuli du monde extérieur et une fragile intimité corporelle. Le vêtement, à l'origine seconde peau, qui « réactive chaque jour notre appartenance » ¹⁵ à une complexe stratigraphie sociale, s'affranchit jusqu'à se métamorphoser en un abri temporaire, lieu de retrait reconfortant garant de la préservation d'un espace minimum vital. Il est aussi véhicule de survie pour l'individu immergé dans la matrice urbaine. Il exprime cette quête de ré-appropriation de soi pour dé-cristalliser le sentiment de dépossession symptomatique d'une déchirure sociale. Lucy + Jorge Orta déclinent une architecture dont les parois successives interprètent un corps en expansion. La peau, premier habitacle sensible d'interposition avec le dehors, est à son tour enclose par le vêtement, lui-même complété par un réseau de surfaces – sacs de couchages, tentes, etc. **La mode est essentiellement un système constitué de plusieurs couches de protection dans lesquelles on s'enveloppe comme dans un cocon** commente Lucy Orta. Paul Virilio baptise la série générique des *Vêtements refuges* d' « hypervêtements », « de scaphandres urbains », manifestes d'une interface qui incorpore l'individu au lieu, tout en symbolisant une frontière entre la sphère intime et l'espace public. Le *Vêtement refuge*, « dramaturgie » ¹⁶ – témoin d'une menace sur le corps, habille, abrite, protège le nomade urbain soumis au dénuement d'un milieu précaire, hostile et répressif. Au travers d'architectures corporelles fonctionnelles émerge un positionnement prospectif, qualifié par Paul Virilio et Jean-Michel Ribettes de « prophétique » : « Lucy Orta travaille sur le vêtement non plus comme revêtement près du corps, comme une seconde peau, mais comme emballage, c'est-à-dire à cheval entre l'architecture et le vêtement. [...] Le vêtement s'émancipe, s'expande pour tenter de devenir une maison, un radeau pneumatique... Le vêtement est plus que le vêtement, il devient véhicule ; véhicule de survie, véhicule aussi contre l'anonymat... » ¹⁷

And the result takes physical form, is shown on the ground itself with the protagonists". ¹⁴

Body architecture and vehicles for survival

Each piece is presented as a potential prototype which could be exploited on an industrial scale, in response to an immediate and temporary need for clothing and shelter in a crisis situation. The elements are textile structures which are modular through the use of extremely lightweight carbon armatures that anchor the whole to the ground. The properties of the innovative textiles and experimental fibres used for the walls contribute to the induction of a poetic charge in the experience of the object. Thus an aluminium textile allows the individual to merge into an environment through its propensity to create a mirror. The interface of the textile mutates into a protective wall, a partition interposed between the stimuli of the outside world and a fragile physical intimacy. The garment, basically a second skin, which "reactivates our belonging every day" ¹⁵ to a complex social stratigraphy, frees itself until it metamorphoses into a temporary shelter, a comforting place of seclusion that ensuring the preservation of a minimum vital space. It is also a vehicle for survival for the individual submerged in the urban matrix. It expresses that quest for re-appropriation of self in order to break down the feeling of dispossession symptomatic of a torn social fabric. Lucy + Jorge Orta produce a range of structures whose successive walls interpret an expanding body. The skin, first sensory shell interposed between the body and the outside, is in turn enveloped by the garment, supplemented by a network of surfaces – sleeping bags, tents, etc. **Fashion is essentially a system of several protective layers in which you cocoon yourself** comments Lucy Orta. Paul Virilio christens the generic series of *Refuge Wear* "hypergarments" and "urban aqualungs", manifestations of an interface that integrates the individual into the place, while symbolising a boundary between the intimate sphere and the public space. *Refuge Wear*, as "theatre" ¹⁶ – witness to a threat to the body, clothes, shelters and protects the urban nomad suffering the destitution of an uncertain, hostile and repressive environment. Through functional body architectures emerges a long-term positioning, described by Paul Virilio and Jean-Michel Ribettes as "prophetic": "Lucy Orta works on the garment not as a covering next to the body, as a second skin, but as wrapping, in other words straddling architecture and clothing. [...] The aarment is emancipated, expanded to attempt to become a house, an inflatable life raft... The garment is more than a piece of clothing, it becomes a vehicle, a vehicle for survival, a vehicle too, against anonymity..." ¹⁷

Packaging

Lucy Orta high-jacks the consumerist and dogmatic ideology of packaging – wrapping facilitating transport and a vector of information which condenses sales and marketing strategies. By adding silk-screen printed motifs, the walls of *Refuge Wear* pieces become receiving, textual and iconographic matrices, which host the stories, suffering as yet unspoken, vehicles of an awakening awareness to encourage an effective and poetic community redistribution of resources. The graphics subvert the initial advertising concept and the brand culture in order to destabilise

Packaging

Lucy Orta détourne l'idéologie consumériste et dogmatique du packaging, – emballage facilitant le transport et vecteur d'informations qui condensent les stratégies de marketing et de vente. Par l'apposition de sérigraphies, les parois des *Vêtements refuges* deviennent des matrices réceptrices, textuelles et iconographiques, qui accueillent des histoires, des angoisses jusqu'alors muettes, véhicules d'une prise de conscience pour encourager une redistribution solidaire effective et poétique des ressources. Les graphismes subvertissent le concept publicitaire initial et la culture des marques pour faire vaciller les pré-établis de nos consciences sociales. Le potentiel de communication du vêtement est exploité comme une enveloppe visuelle, médiatrice d'un message.

Vers le vêtement collectif

Les recherches s'étendent progressivement à la mise en place d'actions collectives, tributaires d'une coopération solidaire entre les individus, titrées par Lucy Orta d'**esthétique relationnelle**. Il s'agit, via l'énergie du groupe, de recouvrer une « morphologie spatiale de la société » ¹⁸. La dimension tangible et conceptuelle des *Vêtements refuges* se ramifie à travers la conception d'architectures collectives (*Nexus Architecture*, *Body Architecture*, *Modular Architecture*, *Collective Wear*). L'individu n'est plus appréhendé comme élément autonome mais comme entité existant par son interaction avec un ensemble. La fiction artistique prend l'étoffe d'une antidote contre l'érosion et la fragmentation des liens sociaux. Le théoricien Neil Leach décrit cette dégradation des unités collectives en terme de « béance de la société contemporaine ». Paul Virilio commente cette altération sociale qui s'immisce en parallèle avec l'essor de l'individualisme : le « travail [de Lucy Orta] correspond à une désintégration de la société. Si elle fait des vêtements collectifs, elle les fait au moment où les divorces se multiplient. Il s'agit d'une sorte de noces par le vêtement, pour éviter que les gens se déchirent. C'est extraordinaire, alors que les familles deviennent monoparentales, Lucy Orta fait des vêtements collectifs où les parents et les enfants sont habillés dans le même vêtement. Il y a là comme une métaphore symptomatique de l'état de la société. » ¹⁹ « On voit là des signes d'une précarité qui n'est plus seulement la précarité des chômeurs et des hommes abandonnés, mais la précarité d'individus socialement solitaires. Lucy Orta dénonce une situation de déchirure sociale qu'elle révèle par ses projets et que ses projets ne soigneront pas, [...] » ²⁰ « Lucy dénonce, par ses vêtements collectifs, le retour des hommes à la meute. Au moment où l'on nous dit que les hommes sont libres, qu'ils sont émancipés, hyper autonomes, elle dit au contraire qu'il y a une menace et que les hommes se rapprochent de nouveau. On peut appeler cela des gangs, des nouvelles tribus, des commandos. Chacun surveille l'autre, le protège. La vie de l'un dépend de la vie de l'autre. Et dans le travail de Lucy, la chaleur de l'un apporte la chaleur à l'autre. Le lien physique tisse du lien social. » ²¹ Par des métaphores de connexions physiques et poétiques se manifeste l'inclusion de l'individu au sein d'un collectif et l'interdépendance des membres d'une société. **Ces communautés englobent, et sont constituées par des espaces individuels et intimes qui sont unis en un tout homogène.** Les modules composent une entité unifiée. Le partage et l'attention sont garants d'une

the preconceptions of our social consciences. The communication potential of the garment is exploited like a visual envelope to carry a message.

Towards a collective garment

Research work is progressively being extend to the setting up of collective schemes, spin-offs from the collaboration of individuals, that Lucy Orta calls **relational aesthetics**. The energy of the group is directed at recovering a "spatial morphology of society" ¹⁸. The tangible and conceptual dimension of *Refuge Wear* branches out through the design of collective architectures (*Nexus Architecture*, *Body Architecture*, *Modular Architecture*, *Collective Wear*). The individual is no longer perceived as an autonomous element but as an entity existing through her interaction with a group. The artistic fiction takes shape as an antidote to the erosion and fragmentation of social bonds. The theorist Neil Leach describes this damage to collective units in terms of a "gap in contemporary society". Paul Virilio comments on this social deterioration which has occurred in parallel with rising individualism : "the work [of Lucy Orta] reflects a disintegration of society. While she makes collective garments, she is making them at a time when divorce rates are soaring. It is a kind of betrothal through clothing to prevent people tearing each other apart. It is extraordinary, that while single parent families are becoming the norm, Lucy Orta is making collective clothing with which parents and children are dressed in the same garment. It is like a metaphor symptomatic of the state of society." ¹⁹ "One sees here signs of an insecurity which is no longer only the insecurity of the unemployed and the abandoned, but the insecurity of socially isolated individuals. Lucy Orta exposes a situation of social breakdown which she reveals through her projects and that her projects will not take care of, [...]." ²⁰ "Through her collective garments Lucy exposes Man's return to the mob. At a time when we are being told that men are free, that they are emancipated and hyper-autonomous, she, on the other hand, says that there is a threat and that people are getting closer to each other again. One can call these gangs, new tribes, commandos. Everyone watches everyone else, protects them. The life of one depends on the life of the other. And in Lucy's work, the warmth of one gives warmth to the other. The physical bond is woven from the social bond." ²¹ The inclusion of the individual within a collective and the interdependence of members of a society are demonstrated through metaphors of physical and poetic connection. **These communities encompass and are formed by individual and intimate spaces which are united into a homogenous whole.** The modules make up a unified entity. Sharing and noticing are guarantees of a mobility and peaceful functioning, like a device with multiple mechanisms. The garments have textile umbilical excrescences, kinds of tubular appendices that weld individuals together into a single, self-sufficient membrane, representing the social bond. The refuge becomes a collective compound in which resources, warmth, comfort and information are exchanged ; physical, emotional and spiritual bonds. Through the exchange of looks and listening to each other, the presence of the other is legitimised and made denser again. Parallel to this staged presentation of the bond a disturbing view emerges. The installations reveal a menacing ambiguity in the hybridisation of bodies, their mutability, their multiplicity, identical to the image of an army of clones.

mobilité et d'un fonctionnement serein, à l'image d'un dispositif aux mécanismes multiples. Les vêtements possèdent des excroissances ombilicales en textile, sortes d'appendices tubulaires qui soudent entre eux les individus en une membrane unique, autosuffisante, représentante du lien social. Le refuge devient enceinte collective où s'échangent ressources, chaleur, réconfort et informations; liens physiques, émotionnels, spirituels. Par la réciprocité du regard et de l'écoute se légitime et se re densifie la présence de l'autre. Parallèle à cette mise en scène du lien émerge une vision inquiétante. Les installations révèlent une ambiguïté menaçante dans l'hybridation des corps, leur mutabilité, leur multiplicité identique à l'image d'une armée de clones.

Antarctic village – No borders

Le projet *Antarctic village – No borders* (1992-2008) conjugue l'expérience d'un voyage réel sur le sixième continent et la création éphémère du Village Antarctique. Par la transition du vêtement protecteur à la création d'habitations modulaires, Lucy + Jorge Orta dépassent les confins du territoire urbain et orientent leur réflexion sur la dislocation identitaire, sociale et géographique, dont les communautés immigrées et réfugiées font l'expérience. L'expédition s'est déroulée du 19 février au 23 mars 2007 sur la base scientifique *Marambio Antarctic Base* (île Seymour-Marambio) où a pris forme la construction in situ de cinquante habitats modulaires, aérodynamiques et imperméables. Ce village artificiel concrétise des espaces potentiels de survie symboliquement garants des besoins vitaux. **Lorsque les membres de la communauté se déplacent, ils peuvent emporter ces refuges avec eux pour une durée qui varie en fonction de leurs besoins. J'espère que ces refuges représenteront pour eux la promesse future d'un toit permanent.** Excroissances, gants, manches de chemise, capuches, chutes de vêtements flottantes et tremblotantes, se gonflent de la présence du vent, résistent à l'envol, s'accrochent à l'écorce des abris. Leur présence symbolique incarne l'être fragile, soumis à une sollicitation sensorielle extrême dans cet univers tourmenté et minéral. La surface en polyamide des tentes – dômes mêlent les drapeaux de nationalités diverses, témoignage de la multiplicité des peuples. Des textes sérigraphiés, apposés sur la peau des abris, proposent un amendement complémentaire à l'article 13 à la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme – l'article 13.3 –, rédigés par le couple d'artiste. Il stipule que « tout être humain a le droit de se déplacer librement et de circuler au-delà des frontières vers le territoire de son choix. Aucun individu ne peut avoir un statut inférieur à celui du capital, des marchandises, des communications et de la pollution qu'ignorent toutes frontières. »

Bureau de délivrance du passeport universel

La fiction artistique prend l'allure d'une œuvre manifeste. Elle invite à s'interroger sur le respect de droits prétendus inaliénables. Les inscriptions des dômes sont corroborées par la confection d'un fac-similé porteur d'un imaginaire pluraliste et démocratique : le *Passeport Universel Antarctique*. Le document permet l'adoption symbolique d'une identité universelle. Il sous-tend la création d'une communauté utopique, conférant à son détenteur le statut de citoyen du monde entrelacé à ses semblables,

Antarctica village – No borders

The project *Antarctica Village – No borders* (1992-2008) combines the experience of a real journey in Antarctica and the ephemeral creation of the Antarctica Village. Through the transition of the protective garment to the creation of modular habitations, Lucy + Jorge Orta move beyond the confines of urban territory and focus their thinking on the identity, social and geographical dislocation experienced by immigrant communities and refugees. The expedition lasted from 19 February to 23 March 2007 at the *Marambio Antarctic Base* scientific research centre, on Seymour-Marambio island where construction in situ of fifty modular, aerodynamic and weatherproof dwellings took shape. This artificial village made a reality of potential survival spaces symbolically guaranteeing vital needs. **When members of a community are displaced, they can carry these refuges with them for a period that will vary depending on their needs. I hope that these refuges will represent for them the promise of a permanent home in the future.** Excroissances, gloves, shirt sleeves, hoods, floating and quivering pieces of clothing swelling in the wind, that won't fly away, cling to the skin of the shelters. Their symbolic presence embodies the fragile being, subject to extreme sensory demands in this stormy, desert world. The surfaces of polyamide dome tents made from the assembled flags of different countries testify to the multiplicity of peoples. Silk-screen printed texts on the skin of the shelters offer an extra amendment to Article 13 of the Universal Declaration of Human Rights – Article 13.3 – written by the artist couple. It stipulates that "Every human being has the right to move freely and cross frontiers to their chosen territory. Individuals should not be deemed of an inferior status to that of capital, trade, telecommunication and pollution, all of which have no boundaries."

World Passport Office

The artistic fiction takes on the appearance of a manifesto piece. It invites the viewer to question respect for what purport to be inalienable rights. The inscriptions on the domes are corroborated by the making of a facsimile, bearer of a pluralist and democratic idea: the *Antarctica World Passport*. The document allows the symbolic adoption of a universal identity. It underpins the creation of a utopian community, conferring on its holder the status of world citizen interwoven with his fellow man, an ecumenical and responsible inhabitant acknowledging no borders. It argues for the ideal of a free mobility and denounces the assault on freedom attached to the status of political refugees and immigrants. The creation of passports is accompanied by the compilation of an Antarctica World Passport – (*Citizenship Database*). The refuge for those who no longer have land is placed symbolically in Antarctica. This radical positioning is presented as a proposal for a place of respite, a land of exile for a marginal group of oppressed people. It also makes reference to *the Antarctic Treaty* – signed on 1 December 1959 – which, in the interests of humanity, ensured until 2041 that no state would have sovereignty over the frozen continent and its use for strictly peaceful purposes, and scientific and environmental research. The initial project is backed up by a series of installations including a film without words. It offers a visual and audio immersion in a powdery macrocosm where a mist of snowflakes speaks of an experience in another

d'habitant œcuménique responsable et décloisonné des frontières. Il argumente l'idéal d'une mobilité affranchie et dénonce l'atteinte à la liberté accrochée au statut de réfugiés politiques ou d'immigrés. La création des passeports s'accompagne de l'élaboration d'une *Base de données de citoyenneté universelle (Antarctica World Passport - Citizenship Database)*. Le refuge pour ceux qui n'ont plus de terre se pose symboliquement en Antarctique. Ce positionnement radical se présente comme la proposition d'un espace de trêve, d'une terre d'exil pour une frange d'humanité opprimée. Il fait également référence au *Traité sur l'Antarctique* – signé le 1er décembre 1959 – qui assure jusqu'en 2041, dans l'intérêt de l'humanité, la possession *non-étatique* du continent de glace et son utilisation strictement pacifique, destinée à la recherche scientifique et environnementale. Le projet initial est secondé par une série d'installations dont un film, dénué de paroles. Il propose une immersion visuelle et sonore dans un macrocosme poudreux où une brume floconneuse dicte l'expérience d'un temps autre. La présence humaine des artistes – explorateurs dénie toute volonté d'appropriation, pour affleurer dans une humilité immédiate et tangible. Le projet a été commandité par la Biennale de la fin du monde, à Ushuaia en Argentine, ville la plus australe du globe. La Biennale défend l'acte artistique initié dans un positionnement écologiste : penser dans la fin du monde qu'un autre monde est possible. « Les refuges de Lucy Orta voguent ainsi, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre, sur l'océan du monde qui branle et nous quitte, échappe à nos prises, glisse et fuit d'une fuite éternelle. Ces barques de l'inconstance des apparences dessinées par l'artiste disent la péremptoire métamorphose de l'être, l'impérative instabilité des formes du monde [...] ». ²²

L'architecture corporelle échafaudée par Lucy + Jorge Orta divulgue l'importance d'un ré-approvisionnement de l'identité, devenue vacillante face à l'anthropophagie d'une société qui élimine la présence au monde de l'individu. Comme son générique, le vêtement escorte l'individu pour consentir à une trêve, parraine d'un espace intime. Du microcosme urbain au macrocosme planétaire, de l'homme esseulé aux peuples migrants, les propositions plastiques des deux artistes brodent l'utopie d'un territoire partagé; espace de rencontres, d'échanges et d'expériences interpersonnelles, et concentrent les connivences de l'architecture, de l'art, de la mode, de l'écologie. Le vêtement se mue en abri, en réplique à une situation d'urgence. Enveloppe corporelle et véhicule de survie, il agit à la manière d'une contre-utopie. Il n'est pas l'ébauche d'une mobilité rêvée mais plus l'esquisse d'une réponse diagnostiquant un constat inquiétant où la mobilité est contrainte et nécessaire à la pérennité de l'individu contemporain.

Images

p.16-17 : Lucy + Jorge Orta, 2007, *Antarctic Village – No Borders*, Ephemeral installation Marambio Antarctica, 690x340 cm.

p.20-21 : Lucy + Jorge Orta, 2007, *Antarctic Village – No Borders*, Ephemeral installation Marambio Antarctica.

time. The human presence of the artist-explorers denies any desire to internalise in order to come across in an immediate and tangible humility. The project was commissioned by the Biennale of the End of the World, in Ushuaia, Argentina, the most southerly town in the world. The Biennale supports the art project initiated from an ecological stance: to think at the End of the World that a different world is possible. "So Lucy Orta's refuges sail, ever uncertain and floating, pushed from one end to the other, on the ocean of the world which shakes and leaves us, escapes our grasp, slips and eludes us in eternal flight. These boats of the inconstancy of appearances drawn by the artist tell of the peremptory metamorphosis of the being, the imperative instability of the world's forms [...]." ²²

The body architecture constructed by Lucy + Jorge Orta reveals the importance of a retaming of identity which has become shaky in the face of the cannibalism of a society in which the role of the individual in the world is threadbare. Like its generic form, the garment accompanies the individual in order to grant a respite, to sponsor an intimate space. From the urban microcosm to the global macrocosm, from man alone to migrant peoples, the two artists' visual offerings embroider the utopia of a shared territory; a place of encounters, exchanges and interpersonal experiences, and distill the collusion of architecture, art, fashion and ecology. The garment mutates into a shelter, in response to an emergency. Body envelope and vehicle of survival, it acts like a counter-utopia. It is not the first draft of a dreamt of mobility but more of an outline response diagnosing a disturbing observation that mobility is restricted and necessary to the long term interest of the contemporary individual.

1. Les citations de Lucy Orta proviennent d'une interview réalisée par Bradley Quinn pour son ouvrage *The Fashion of Architecture* (2003). Elles sont extraites de l'essai *Espace, société, humanitaire et espoir, L'œuvre de Lucy Orta*, du même auteur. Remarks originally made by Lucy Orta in an interview conducted by Bradley Quinn for his book *The Fashion of Architecture* (2003). They are taken from the essay *Space, society, humanitarian and hope* by the same author (Lucy Orta Body Architecture, Silke Schreiber Verlag, Munich, 2003). 2 / 4 / 6 / 13. QUINN Bradley, *Espace, société, humanitaire et espoir, L'œuvre de Lucy Orta*. 3. SIBONY Daniel. 5. Invitation, Carte blanche à Lucy Orta, Département d'Arts plastiques et d'Arts appliqués, UFR SICA, Bordeaux III, dans le cadre d'une action menée avec les étudiants de la filière Arts appliqués (licence et maîtrise). Citations extraites de l'enregistrement vidéo effectué les 13 et 14 mai 1998. Department of Visual and Applied Arts, UFR SICA, Bordeaux III, (as part of a scheme involving Applied Arts degree and graduate students). Quotations taken from a video recording made on 13 and 14 May 1998. 7. RIBETTES Jean-Michel, C. 4 / 5 *Les Refuges de la Vanité, (Refuges of Vanity)*, Lucy Orta, *Refuge wear*, Jean-Michel Place Editions (1996). 8. extrait de *Rhizome*, titre de l'introduction du livre de

Gilles Deleuze et Félix Guattari *Mille Plateaux, Capitalisme et schizophrénie 2*, paru aux Éditions de Minuit (1980), p. 30 et 31. Extract from *Rhizome*, title of the introduction to the book by Gilles Deleuze and Félix Guattari *Mille Plateaux, Capitalisme et schizophrénie 2 (A thousand sets. Capitalism and Schizophrenia)* published by Éditions de Minuit (1980), pages 30 & 31. 9 / 12. WELZER-LANG Daniel et WITTNER Laurette, *Poétique et imaginaire de la ville contemporaine*, Théologiques, vol. 3, n° 1, 1995, p 27-41. (*Poetics and fantasy in the contemporary city*) 10. VIRILIO Paul, E. 1 / 6 Les Scaphandres Urbains, propos sur Lucy Orta recueillis lors d'un entretien en décembre 1995. Lucy Orta, *Refuge wear*, op. cit. (Urban aqualungs, Comments on Lucy Orta during an interview in December 1995). 11. LIPOVETSKY Gilles, *L'Ère du vide, Essai sur l'individualisme contemporain*, éditions Gallimard (1983), p. 100 et 101 (*The Age of the Void. Essay on Contemporary Individualism*). 14 / 18. SANS Jérôme, C. 5 / 6 Self Help, Lucy Orta, *Refuge wear*, op. cit. 15. SANS Jérôme, C. 4 / 6 op. cit. 16 / 19. VIRILIO Paul, E. 2 / 6 op. cit. 17. VIRILIO Paul, E. 4 / 6 op. cit. 20. VIRILIO Paul, E. 3 / 6 op. cit. 21. VIRILIO Paul, E. 1 / 6 et 2 / 6 op. cit. 22. RIBETTES Jean-Michel, C. 5 / 5 op. cit.



Entretien

AF. Du nomade urbain aux migrations subies, nous sommes confrontés, en se focalisant sur vos architectures corporelles, à des situations de crise où la quête d'un refuge et la fuite sont les hypothèses garantes d'une survie. Comment appréhendez-vous cette problématique de mobilité ?

LO. *Refuge Wear* est né pendant une période d'urgence extrême, celle des réfugiés kurdes fuyant l'Irak lors de la guerre de 1991. Jamais auparavant nous n'avions vu d'images aussi terribles, en temps réel, et celles-ci ont généré l'un des appels à l'aide humanitaire les plus désespérés : les fournitures médicales en priorité, puis les vêtements chauds et draps plastiques ; cela a permis d'organiser des distributions parachutées de produits de première nécessité à ces réfugiés qui fuyaient dans le froid mordant des chemins de montagne, la seule voie qui permettait d'échapper à la mort. Ce fut le point de départ de la réflexion sur l'habitat mobile : quelque chose qui pourrait être tout à la fois porté et transporté, répondant à la nécessité de se déplacer rapidement, avec un minimum d'effets personnels.

Même si la société tend à être plus égalitaire ou plus généreuse, cela ne s'applique qu'à une minorité d'états en Europe et en Amérique ; que dire des régimes dictatoriaux en Asie, en Afrique et même chez certains de nos voisins de l'Europe de l'est. Sans parler des cas les plus tragiques et désespérés provoqués par des désastres climatiques : l'ouragan Katrina, le Tsunami et récemment, le séisme en Haïti. La survie en situation extrême nécessite une action d'urgence, et l'action d'urgence naît de cas extrêmes. C'est ici que les designers, les architectes et artistes peuvent être interpellés pour trouver des idées, pour remuer nos consciences avec l'imagination de solutions pratiques, etc.

La mobilité peut être parfois une condition de survie, et c'est ce à quoi fait référence *Antarctic Village - No Borders*. Être autorisé à passer une frontière, rejoindre un territoire de son choix, loin de l'intimidation, de la violence, des abus ou de la mort semble être la base des droits humanitaires. Les *Dome Dwellings* sont des lieux d'hébergement et leur installation en Antarctique est un acte artistique nécessaire, pour transformer le projet en réalité. L'Antarctique (en tant que lieu symbolique) est une métaphore, mais l'idée de créer une migration internationale plus libre est une idée très concrète et pourrait être mise en œuvre par le biais du projet *Antarctica World Passport*.

Antarctica World Passport vise à créer des réseaux de personnes (une base de données en ligne a été mise en place avec le MIT, à Boston) susceptibles de vouloir lutter pour l'acquisition de droits fondamentaux. Nous cristallisons nos idées à travers un texte à ajouter à la Déclaration Internationale des Droits de l'Homme : l'Article 13.3 (cité précédemment).

Donc, pour revenir à votre question, la mobilité reste fondamentale. Nos projets font rêver à de possibles solutions, et nous croyons aux utopies pratiques – c'est un concept radical et nouveau qui tente de rendre les utopies atteignables.

AF. Peut-on qualifier votre travail d'activisme artistique, dans sa propension à diagnostiquer, mettre en exergue des problèmes sociaux sans se confiner au monde de l'art, et dans quelle mesure ?

Interview

AF. From the urban nomad to forced migrations, when we focus on your bodily architectures, we find ourselves facing crisis situations in which the quest for a place of refuge and fleeing are the ways of ensuring survival. What is your own take on this issue of mobility ?

LO. *Refuge Wear* was born at a time of extreme urgency, that of the Kurd refugees, fleeing Iraq during the war in 1991. Never before had we seen such terrible images – real-time – and they generated one of the most desperate humanitarian appeals, that of medical supplies as a priority, next warm clothes and plastic sheeting, so that fleeing refugees could be parachuted the most basic necessities for survival, against the harsh freezing mountain path, the only exit from death. This was the starting point of the reflexion behind mobile shelter, something that could be worn and transported at the same time, the necessity to move, quickly, with few belongings. Even if the society is more egalitarian or generous, this only applies to a minority of states in Europe and America, what about the dictatorial regimes in Asia, Africa and even in some of our eastern European neighbours. Nor does this help in the most desperate tragic cases provoked by environmental disasters : hurricane Katrina, the Tsunami, and now the Haitian earthquake. Extreme survival still needs emergency action, and emergency action is born out of extreme cases – here designers, artists architects can be called upon to find ideas, to help shake our consciences with practical solutions, etc. Mobility can be one necessity for survival, and *Antarctic Village-No Borders* touches upon this subject. Being allowed to cross a border, to move to a territory of one's choice, away from intimidation, violence, abuse or death seems to be the most basic of humanitarian rights. The *Dome Dwellings* are places of shelter, and their installation in Antarctica is a necessary artistic act, to ground the project in a reality. Antarctica (as a symbolic place) is a metaphor, but the idea of creating freer international migration is a very concrete idea, and could be accomplished through the *Antarctica World Passport* project. *Antarctica World Passport* is an attempt to build up a network (an online database has been set up with the MIT, in Boston) of people likely to be prepared to fight for the acquisition of fundamental rights. We crystallise our ideas through a text which we would like to see added to the International Declaration of Human Rights : Article 13.3 (quoted previously). So, to go back to your question, mobility remains crucial. Our projects get people dreaming about possible solutions, and we believe in practical utopias – this is a radical new concept which is trying to make utopias achievable.

AF. Do you think that your work can be called artistic activism, in terms of its propensity to diagnose and highlight social problems without confining itself to the world of art and, if so, to what extent ?

LO. We don't consider ourselves activists, but we have certainly been working arduously over the last twenty years to draw more attention to, through our artworks, the inequalities in this world be they the refugee crisis, homelessness, clean water for all, food or the issue of human rights in general. We believe that art has a role to play in people's lives, on a daily basis, it should not be confined to

LO. Nous ne nous considérons pas comme des activistes, mais il est certain que nous avons travaillé ardemment ces vingt dernières années pour attirer davantage l'attention, par le biais de nos réalisations artistiques, sur les inégalités de ce monde, que ce soit la crise des réfugiés, les sans abris, l'eau potable pour tous, le problème alimentaire ou encore la question des droits de l'homme en général. Nous pensons que l'art a un rôle à jouer dans la vie des gens, chaque jour ; il ne doit pas être confiné à la sphère musicologique aux fins de discussions stériles mais au contraire, il appelle des réponses proactives et provocatrices.

AF. Côté vous un réseau d'artistes ou de designers qui vous accompagnent dans vos réflexions, convictions ou créations ?

LO. Nous ne sommes pas seuls, heureusement. Chaque jour, nous travaillons avec des architectes, des designers, des artisans, des conservateurs qui souhaitent voir nos idées se manifester sous des formes tangibles dans l'espoir qu'elles inciteront plus de gens à changer leur comportement ou à remettre en question le status quo. Au cours des années, nous avons participé à des centaines d'expositions, partageant nos idées avec de nombreux artistes contemporains engagés dans une réflexion, avec l'objectif de changer d'attitude envers notre environnement (social ou environnemental) et nos gestes à grande échelle sociale ou plus intimement quotidiens. En 2002, j'ai co-fondé le premier programme de licence en design durable, « MA Man & Humanity », à l'académie de design d'Eindhoven, en Hollande. Depuis, on assiste au développement de nombreux programmes de maîtrise en art et design dédiés à l'écologie et au développement durable, et nous allons voir un nombre beaucoup plus grand de gens créatifs s'impliquer dans ce type de recherche.

the musicological sphere for dead end discussions, it needs to proactive and provocative responses.

AF. Do you mix with a network of artists or designers who support you in your thinking, convictions or creative work?

LO. We are not alone, thankfully, everyday we work with architects, designers, craftsmen, curators who wish to see our ideas manifested into tangible forms in the hope that they can trigger more people to change attitudes or question the status quo. Over the years we have participated in hundred of exhibitions, sharing thoughts with many contemporary artists engaged on quests, to change our attitude towards our environment (social or environmental), large scale societal or quite intimate everyday gestures. In 2002, I co-founded the first graduate study program for sustainable design, "MA Man & Humanity" at the Design Academy in Eindhoven, Holland. Since, there are many master art and design programs now dedicated to ecology and sustainability, so we will see many more creative people involved in this kind of research.